

INTRODUCTION

« Au fond, tu as été marié avec Guéhenno.
Tu as fait avec lui “Vendredi”. »
(André Malraux à André Chamson)¹.

Avec cette boutade, André Malraux résume et souligne la complicité fusionnelle que suppose une collaboration née de la création d’un hebdomadaire. Elle s’applique pleinement aux deux codirecteurs de *Vendredi*. Mais cette complicité allait-elle de soi en 1927, date à laquelle commence leur correspondance ?

En juin 1927, André Chamson et Jean Guéhenno, qui se sont vraisemblablement rencontrés chez Daniel Halévy² ou dans les bureaux de Grasset, se vouvoient encore – le tutoiement apparaît dans la lettre du 28 mai 1928. Leurs rapports sont, au début, un peu empruntés, voire méfiants. Leurs premières lettres, entre cordialité et distance, s’échangent dans un cadre éditorial, et

1. CHAMSON André, *Il faut vivre vieux*, Paris, Grasset, 1984, p. 41.

2. Daniel Halévy (1872-1962). Né dans la haute bourgeoisie parisienne, il est le fils de l’académicien Ludovic Halévy. Il a pour condisciple au lycée Marcel Proust et pour ami de jeunesse le peintre Edgar Degas. Après avoir été dreyfusard et s’être intéressé un temps au monde ouvrier et paysan ainsi qu’aux universités populaires, il obliquera progressivement « du libéralisme au traditionalisme » (sous-titre de la biographie de Sébastien Laurent sur Daniel Halévy, Paris, Grasset, 2001). Il a collaboré de 1903 à 1910 aux *Cahiers de la Quinzaine* de Charles Péguy, filiation affichée dans le titre de la collection créée par Bernard Grasset en 1921 : « Les Cahiers verts ». Daniel Halévy la dirigera jusqu’en 1937, en éditeur très perspicace : il publiera des œuvres qui auront un grand succès (*Maria Chapdelaine* de Louis Hémon, *Le Baiser au Lépreux* et *Génitrix* de François MAURIAC, *Byron* d’André MAUROIS, *Siegfried ou le Limousin* de Jean GIRAUDOUX, *Jeanne d’Arc* de Joseph DELTEIL...); *Roux le Bandit* d’André Chamson est le 59^e volume de la collection. Halévy réunira autour de lui des écrivains prestigieux et signera plusieurs livres dont *La Fin des notables* (1930), *La République des ducs* (1937) et des essais sur Péguy, Michelet, Nietzsche... Ses idées politiques évolueront ultérieurement vers la droite maurassienne et le pétainisme en 1940; cette dérive le marginalisera et le coupera du réseau de sociabilités créé dans les années 1920.

peut-être Jean Guéhenno est-il en observation devant ce cadet qui vient de publier un premier roman remarqué³, mais dont Daniel Halévy, l'éditeur de ce roman, lui parle avec prudence : « J'ai vu Chamson; il m'a paru, comme à vous, préoccupé, c'est un garçon essentiellement préoccupé. Il m'a dit qu'il avait beaucoup à faire avec deux ou trois romans en train et qu'il ne pouvait pas se hâter d'écrire les IMMUNITES, je ne l'ai certes pas contredit⁴. » Les deux hommes ont de fortes personnalités. Celle de Chamson, dont les qualités de courage, de solidarité efficace et de générosité ne sont pas contestables – cette correspondance en témoigne – est parfois perçue comme difficile⁵. Celle de Guéhenno, homme de caractère et polémiste de talent, peut présenter des aspérités, voire une forme d'âpreté : André Gide, on le sait, a longtemps subi sa persistante hostilité. Ainsi, les frictions entre Chamson et Guéhenno ne manqueront pas; la correspondance publiée ici en donne des échos, par exemple en septembre 1929 à propos de la publication de *Clio* de Chamson, ou en novembre 1930. Mais pour vives que puissent être leurs susceptibilités, leurs fâcheries ne sont jamais définitives et, à propos de *Clio*, Guéhenno invitera sagement Chamson à « consentir [à ce qu'ils ne soient] pas toujours d'accord⁶ ».

En fait, le tandem Chamson-Guéhenno fait penser à ces unions nées dans la tiédeur ou le scepticisme et qui font, au fil des ans, contre toute attente, la preuve de leur solidité. Car la sympathie s'installe progressivement entre eux et chacun fait entrer l'autre dans son intimité familiale. Aussi leur correspondance est-elle celle de deux amis, écrivains et acteurs de l'histoire idéologique de leur temps, celle de deux intellectuels des années 1930 qui avaient en effet « du bon travail à faire ensemble ».

Les 97 lettres de cette correspondance croisée qui s'étend de 1927 à 1961 ne résument pas leurs relations mais donnent à lire, en pointillé, et malgré les « trous » créés par de probables pertes, une partie de leur itinéraire commun qu'il est possible de répartir en quatre grandes parties : les lettres de 1927 à 1935 rendent compte de la mise en place de leur amitié et des tractations à propos des publications – Guéhenno dirigeant la collection « Les Écrits », puis la revue *Europe*. Celles de 1935 à 1938 reflètent l'aventure de *Vendredi*. Celles qui couvrent la période de la guerre, de 1939 à 1943, sont suivies d'un grand

3. CHAMSON André, *Roux le Bandit*, Paris, Grasset, 1925.

4. Daniel Halévy à Jean Guéhenno, 11 juin 1927, correspondance inédite (en préparation), BnF, Fonds Guéhenno, NAF 28297. Sur ce texte d'André CHAMSON, « Esquisse d'une théorie de l'immunité », *Europe*, n° 53, 15 mai 1927, p. 45-52, cf. lettre 1. Le mot IMMUNITES est en capitales dans le manuscrit.

5. Jean Grenier en témoigne dans la lettre du 26 octobre 1929. Voir GRENIER Jean et GUÉHENNO Jean, *Correspondance (1927-1969)*, édition présentée et établie par Toby Garfitt, Rennes, Éditions La Part commune, 2011, p. 47. Roger Martin du Gard souligne aussi le manque de souplesse de Chamson : « Vous êtes rude, mon cher ami, et l'amitié avec vous doit être difficile... mais je ne désespère pas, malgré tout ! » (lettre du 26 octobre 1928, Fonds Chamson, Carré d'Art, Nîmes).

6. Voir *infra*, lettre du 16 septembre 1929.

silence rompu par deux lettres en 1957 et 1958. Enfin, 8 lettres, datées de 1961, concernent la candidature de Guéhenno à l'Académie française. Si leur correspondance s'arrête là, leur compagnonnage se poursuit sous la Coupole, à partir de 1962.

Mais qui étaient, en amont de leur rencontre, André Chamson et Jean Guéhenno?

LES PARCOURS ANTÉRIEURS

Dans quel climat ont-ils grandi? Cet ancrage est important car « on ne revient pas de certaines impressions de l'enfance. Elles fixent la couleur de l'âme⁷ », écrivait Guéhenno. Et si l'âpreté semble avoir marqué l'enfance de Guéhenno, la lumière aura baigné celle de Chamson.

Sur la vie et le parcours de Jean Guéhenno (1890-1978), tout semble avoir été dit – et par l'intéressé lui-même, qui a largement pratiqué l'autobiographie récurrente – depuis sa naissance le 25 janvier 1890, d'un père compagnon chaussonnier et d'une mère piqueuse, jusqu'aux honneurs des dernières années. Il voit le jour à Fougères, petite ville ouvrière bretonne, qui est à l'époque une capitale de l'industrie de la chaussure. L'enfance de ce fils du peuple est une enfance pauvre. Le foyer est misérable et le destin du jeune Guéhenno est d'entrer un jour dans une usine de la ville. C'est la maladie du père qui contraint l'enfant à abandonner l'école à 14 ans, malgré des résultats scolaires très brillants, pour prendre un emploi administratif dans une usine de souliers d'où il sortira, grâce à une énergie farouche : il prépare seul le baccalauréat en étudiant après sa journée de travail.

Guéhenno sera marqué pour toujours par un foyer où père et mère s'usent à ramener un revenu mal assuré, pas toujours suffisant pour éviter la pure et simple précarité : « Nous n'avions qu'une seule chambre. On y travaillait, on y mangeait, on y dormait, même certains soirs on y recevait les amis⁸. » Parmi les conflits sociaux de l'époque, la mythique grève de 1906-1907 qui frappe Fougères a un profond retentissement sur le jeune Guéhenno : « Cette grève de 1906 reste en moi comme la plus grande épreuve à laquelle j'aie assisté. [...] C'était une affaire de pain, bien sûr, mais autant une affaire d'honneur, un dur combat. On savait qu'on aurait faim. On prenait un incroyable risque⁹. » Les plaintes qui émanent de son œuvre sont des échos des humiliations et des blessures de l'enfance jamais parfaitement effacées, malgré le souvenir ébloui des toutes premières années passées en nourrice auprès d'une grand-tante à Saint-Germain-en-Coglès, dans la campagne fougéraise. Fond d'acrimonie

7. GUÉHENNO Jean, *Ce que je crois*, Paris, Grasset, 1965, p. 25.

8. GUÉHENNO Jean, *Journal d'un homme de quarante ans*, Paris, Grasset, 1934, p. 61.

9. GUÉHENNO Jean, *Changer la vie*, Paris, Grasset, 1961, p. 166 et 167.

qui n'exclut pas un don de vie, une joie d'exister et de lutter, ni non plus des dispositions pour l'humour : dans l'œuvre du journaliste engagé, du polémiste, la verve satirique fait mouche ; le personnel politique de la droite française et européenne de l'époque en fera les frais¹⁰.

À l'ancrage de Jean Guéhenno, ouvrier et breton, répond celui d'André Chamson (1900-1983), proche de la nature et des Cévennes. Né à Nîmes, il en part à 2 ans (mais « la poudre de ses marbres » aura coulé « entre ses doigts d'enfant¹¹ », dira-t-il pour expliquer son amour de l'histoire) et passe les douze années suivantes entre Alès où vivent ses parents et Le Vigan où habite sa grand-mère maternelle. Son enfance est illuminée par les baignades dans le Gardon et surtout par les escapades dans le massif de l'Aigoual qui lui font découvrir « la mystique de ses mouvements ascendants qui convergent vers les sommets¹² » et le sentiment de la pérennité des choses sur laquelle il s'appuiera toujours pour avancer. Il se réclame de cette filiation terrienne, montagnarde et des valeurs des paysans : « Par la fourche ou par la hache, par le cheval ou par la charrette, les miens étaient tous de la terre, tous plébiens, tous petites gens vivant dans des localités perdues, en dehors du train du monde¹³. » Il se sent un pur représentant de la « Cévenne des Cévennes ». Il reviendra dans sa région, chaque été, comme en témoignent ses lettres.

Mais ses premières années se colorent également d'héroïsme car il grandit dans la légende des Camisards qui impressionne la mémoire collective de sa région. Elle est entretenue par la mémoire familiale nouée autour de deux ancêtres inquiétés pour leur foi. C'est par eux qu'il est sûr « de tenir à cette noblesse de la liberté sans laquelle l'histoire des hommes ne serait pas ce qu'elle est¹⁴ ». Enfant, il s'approprie l'histoire mythique des hauts faits des Camisards. L'adhésion à leurs valeurs expliquera ses prises de position, son caractère et sa production littéraire à partir de 1967, centrée sur cette rébellion. S'ancre en lui la volonté, jamais reniée, de « résister » à toutes les oppressions.

Pourtant, la vie du jeune garçon n'est pas toujours facile : son père tente régulièrement de créer des entreprises, dont aucune ne prospère. Jean Chamson est « un pêcheur de lune, un attrapeur de nuages¹⁵ » qui donne à son fils le goût de l'imaginaire mais qui met dans une certaine instabilité financière l'ensemble

10. Sur ce point, on peut consulter SAT Guy, *Jean Guéhenno, une vision de l'histoire (1919-1939)*, t. I, thèse de doctorat en lettres et sciences humaines, sous la direction d'Anne Roche, université de Provence, 2010, p. 123-165.

11. CHAMSON André, *Le Chiffre de nos jours*, in *Le Livre des Cévennes*, Paris, Omnibus, 2001, p. 498.

12. CHAMSON André, *Devenir ce qu'on est*, in *Le Livre des Cévennes*, op. cit., p. 823.

13. CHAMSON André, *Il faut vivre vieux*, op. cit., p. 7 et 8.

14. CHAMSON André, *La Superbe*, in *Suite camisarde*, Paris, Omnibus, 2002, préface, p. 10.

15. CHAMSON André, *Le Chiffre de nos jours*, in *Le Livre des Cévennes*, op. cit., p. 573.

de la famille. Cependant, celle-ci, quoique modeste, est plus aisée que celle de Guéhenno; Chamson n'a pas connu la pauvreté.

Les classes sociales d'origine ont donné à André Chamson et Jean Guéhenno un accès différent à la culture : elle a été mise à la disposition du premier; le second a dû la conquérir. Dans la modeste demeure de Fougères, point de livres – sinon le missel de la mère, rangé entre les draps, dans l'armoire : « Avant ma quinzième année, je n'eus que mes livres de classe. Je n'ai jamais lu pour m'amuser. C'est monstrueux. De là peut-être ce manque affreux d'imagination¹⁶. » De fait, l'œuvre de Guéhenno, qui ne s'aventure pas dans la fiction¹⁷, est celle d'un chroniqueur, mémorialiste et essayiste, tandis que Chamson est un essayiste doublé d'un romancier fécond.

Autant l'adolescence de Guéhenno relève de la conquête prométhéenne d'une culture qui lui est refusée, autant celle de Chamson en est, au contraire, tout imprégnée : à 12 ans, il écrit déjà des poèmes, s'étourdit de lectures, surtout des poèmes de Hugo, Musset et Lamartine : « L'amour de l'altitude et de la poésie compose mon univers¹⁸ », écrivait-il; parallèlement, il découvre les beaux-arts car son père, passionné de peinture et peintre à ses heures, s'est abonné à une collection bon marché, « Les Maîtres illustres du passé »; c'est ainsi que le jeune André peut contempler pendant des heures les reproductions de Poussin, Rembrandt, Léonard de Vinci et de quelques autres grands peintres dont il aura en charge la garde, quelques années plus tard, comme conservateur du Petit Palais.

Mais, même s'ils s'enracinent dans des histoires différentes, les itinéraires de Guéhenno et de Chamson sont ceux de provinciaux modestes, partis à Paris faire leurs études dans deux écoles prestigieuses – l'École normale supérieure de la rue d'Ulm pour le premier et l'École des Chartres pour le second¹⁹.

Bachelier, remarqué par les autorités, Guéhenno obtient une bourse pour la khâgne de Rennes où il reste de 1908 à 1910, puis pour celle de Louis-le-Grand à Paris en septembre 1910. Son père meurt en novembre de cette année, et Jean Guéhenno réussit le concours d'entrée à la rue d'Ulm qu'il intègre à la rentrée 1911. Cette ascension est brisée en août 1914 : le jeune normalien, mobilisé,

16. GUÉHENNO Jean, *Changer la vie*, op. cit., p. 182.

17. Seule exception : Jean Guéhenno tente, dès après la Grande Guerre, une expression romanesque de l'expérience vécue au front. Le roman ne trouvera pas d'éditeur. Claire Paulhan le publie en 2008 (GUÉHENNO Jean, *La Jeunesse morte*, édition établie par Philippe Niogret avec le concours de Patrick Bachelier et Jean-Kely Paulhan, Paris, Éditions Claire Paulhan, 2008).

18. CHAMSON André, *Devenir ce qu'on est*, op. cit., p. 791.

19. On se reportera, pour les éléments biographiques qui vont suivre, à BACHELIER Patrick et MONOT Alain-Gabriel, *Jean Guéhenno*, Rennes, Éditions La Part commune, coll. « Silhouettes littéraires », 2007, et à CELLIER-GELLY Micheline, *André Chamson*, Paris, Librairie académique Perrin, 2001.

part au front. Blessé devant Ypres le 15 mars 1915 d'une balle à la tête, il reçoit la Croix de guerre. Il poursuit son temps de guerre à Lyon, à la censure postale. Enfin, il dirige à Tours une école pour aveugles de guerre fondée par Eugène Brieux²⁰, académicien et dramaturge aujourd'hui oublié, qui avait, avant le conflit, confié des travaux de recherche au jeune étudiant.

La paix revenue, Jean Guéhenno réussit l'agrégation de lettres en 1920. De 1919 à 1927, il enseigne au lycée de Douai, puis à celui de Lille où il crée la classe de khâgne.

En 1927, il est muté à Paris où le suivent Jeanne Maurel, agrégée d'histoire originaire de Montolieu dans l'Aude²¹ – ce qui explique la provenance des lettres estivales – épousée en 1916, et leur fille Louise, née en 1922. Jusqu'en 1944, il enseigne les lettres dans les prestigieuses khâgnes de Lakanal, Henri IV et Louis-le-Grand.

Sans jamais cesser d'enseigner, il entre dans la carrière des lettres en publiant, entre 1919 et 1926, dans *La Grande Revue*, *La Revue de Paris*, *Europe* et *La NRF*, une vingtaine d'articles. Dès 1916, il s'est rapproché de Romain Rolland. Parallèlement, il correspond depuis 1923 avec Daniel Halévy, qui le prend sous sa protection, le fait entrer dans son cercle de relations littéraires et veille à la mise au point de son ouvrage sur Michelet²² publié par Bernard Grasset qui lui confie, par ailleurs, la direction de la collection « Les Écrits ». L'année suivante paraît *Caliban parle*, livre emblématique dans lequel Jean Guéhenno développe le thème, fondamental dans son œuvre, de l'acquisition de la culture libératrice à laquelle chaque homme a droit et qui doit lui rendre la dignité. L'ouvrage marque et le jeune écrivain prend place parmi les intellectuels en vue. Il conduira de front deux, voire trois métiers : professeur (qu'il revendique comme son premier métier), écrivain et journaliste.

Tel est l'itinéraire exemplaire d'un fils du peuple qui bénéficie – au prix d'un effort personnel considérable – de l'ascenseur social mis en place par l'école de la République. Ce parcours emblématique, revendiqué, n'a pourtant pas manqué de lui valoir quelques sarcasmes agacés.

Après des études aux lycées d'Alès et de Montpellier, André Chamson prépare l'École des Chartes à Paris en 1918; il est reçu au concours d'entrée en 1919. En 1921, il rencontre Lucie Mazauric, cévenole et protestante, originaire d'Anduze, fille de l'ancien conservateur des musées archéologiques de Nîmes, tentée elle aussi par l'École des Chartes. Ils se marient en juillet 1924. En 1926, alors que son épouse est nommée depuis février attachée au cabinet des dessins du musée du Louvre – emploi non rémunéré! – Chamson obtient

20. Eugène Brieux (1858-1932), auteur dramatique, entré à l'Académie en 1909.

21. Montolieu, où le couple passera de nombreuses vacances scolaires. Un foyer de Montolieu porte le nom de Jean Guéhenno.

22. GUÉHENNO Jean, *L'Évangile éternel (Étude sur Michelet)*, Paris, Grasset, 1927.

un poste modeste à la Bibliothèque nationale. En 1927, il passe un concours et devient secrétaire législatif à la Chambre des députés, dans les services de l'enseignement et des Beaux-Arts. Le couple vit petitement mais André Chamson a déjà commencé son ascension. Il a publié en septembre 1925, aux éditions Grasset, dans la collection « Les Cahiers verts » que dirige Daniel Halévy, *Roux le Bandit*, histoire d'un déserteur de la guerre de 14 se réfugiant dans les Cévennes. Le petit livre obtient un succès immédiat et lui ouvre les réseaux littéraires. Le jeune écrivain continue à asseoir sa réputation par la publication, en 1927, de deux essais – *L'Homme contre l'Histoire* et *Esquisse d'une théorie de l'immunité* – ainsi qu'en 1928, de deux romans, *Les Hommes de la route*, qui frôle le prix Goncourt, et *Le Crime des Justes*.

Comment se sont-ils insérés, l'un et l'autre, dans les réseaux influents de l'époque ? Une dizaine d'années sépare les deux hommes. Professionnellement, en 1927, Guéhenno jouit déjà de la stabilité que lui assure son métier de professeur, ce qui n'est pas le cas de Chamson qui n'optera que plus tard pour le métier de conservateur. Sur le plan littéraire, ils ne sont ni novices, ni chevronnés ; leur carrière commence à s'étoffer, celle de Guéhenno ayant été retardée par la guerre de 14 qui, en outre, a décimé son cercle amical de l'École normale.

Il leur faut encore faire leurs preuves et être reconnus. Leurs itinéraires, à partir de 1926, illustrent les mécanismes par lesquels un intellectuel peut acquérir du pouvoir pour peser dans le débat public. Dans ce processus, Rémy Rieffel²³ distingue trois étapes : les modes d'affiliation par lesquels les clercs s'agrègent entre eux en de vastes réseaux ; ensuite, les modes de légitimation, comme les revues, qui leur permettent de renforcer positivement leur image ; enfin, les modes de consécration qui parachèvent l'évolution, lui donnant une résonance largement publique et nationale.

Ils n'en sont alors qu'au premier palier : deux écrivains jeunes et désireux de « s'affilier » à d'autres auteurs et intellectuels, doivent s'insérer dans des réseaux actifs et ouvrant sur d'autres réseaux, par la logique des rhizomes.

En 1926 ou 1927, pour André Chamson et Jean Guéhenno, le cercle essentiel sera celui créé par Daniel Halévy qui dirige, depuis 1921, aux éditions Bernard Grasset, la collection « Les Cahiers verts », où il veut mêler les écrits des jeunes auteurs à ceux des grands aînés, toutes tendances politiques confondues. Dans les « samedis » que Daniel Halévy organise à son domicile, quai de l'Horloge, se retrouvent les grands esprits du moment, aussi bien les auteurs proches par l'âge du maître des lieux comme Julien Benda, que des écrivains plus jeunes comme François Mauriac et Henry de Montherlant. Dans ce salon, Chamson rencontre aussi Guéhenno, qui le fréquentait depuis 1923, et André Malraux.

23. RIEFFEL Rémy, *La tribu des clercs – Les intellectuels sous la V^e République*, Paris, Calmann-Lévy/CNRS Éditions, 1994.

« La littérature n'était pas alors tronçonnée en jeune et vieille littérature, chacun croyait à sa continuité. Des aînés s'interrogeaient sur les jeunes. Des jeunes écoutaient avidement les aînés, souvent insurgés, mais attentifs, avec le sentiment qu'ils avaient quelque chose à apprendre, peut-être un tour de main, peut-être un art de vivre. Malgré les oppositions, ils parlaient la même langue, ils sentaient tous qu'ils faisaient partie à des degrés divers d'une même famille²⁴. » Guéhenno et Chamson partagent donc le réseau fourni par Daniel Halévy; décisif pour leur rencontre, il ne le sera pas moins pour la construction de leur propre réseau littéraire et intellectuel.

Ils entrent, par cet intermédiaire, dans le circuit des réceptions privées organisées dans les appartements des écrivains, comme celui de Gide, rue Vaneau. Les Chamson reçoivent aussi, chez eux, rue Thouin, près de la place du Panthéon : c'est là que Gide fait la connaissance d'Édouard Daladier et que Jean Giono rencontre André Gide, Roger Martin du Gard et Jean Schlumberger, « les trois dieux de notre jeunesse », dira Chamson²⁵. Les douze premières lettres de la correspondance témoignent des échanges d'invitations, notamment entre Chamson et Ilya Ehrenbourg²⁶, qui habite rue du Cotentin.

Les deux auteurs participent donc à cette effervescence représentative de l'esprit de la « Rive gauche²⁷ », où se concentrent les résidences des écrivains qui comptent, les salons, les éditeurs, les cafés et les librairies parmi lesquelles celles d'Adrienne Monnier et de l'Américaine Sylvia Beach, situées toutes deux, rue de l'Odéon²⁸. Les deux dames ont chaleureusement accueilli Chamson, dès la publication de *Roux le Bandit*, et l'ont fait pénétrer dans leur cercle prestigieux. Il y fera la connaissance, entre autres, de Jules Romains, Paul Valéry, Roger Martin du Gard, Paul Léautaud et Saint-Exupéry, avec lequel il sera particulièrement lié à partir de 1934-1935²⁹. Il rencontre également des auteurs anglo-saxons, surtout F. Scott Fitzgerald et James Joyce, dont Sylvia Beach a édité la version anglaise d'*Ulysse* en 1922.

24. MAZAURIC Lucie, *Ah Dieu ! que la paix est jolie*, Paris, Plon, 1972, p. 80.

25. CHAMSON André, *Il faut vivre vieux*, op. cit., p. 46.

26. Ilya Ehrenbourg (1891-1967), écrivain et journaliste russe. Ce communiste convaincu, installé à Paris depuis 1921, se rend régulièrement à Moscou. Il est, avant Isaac Babel et Boris Pasternak, le premier écrivain russe fréquenté par les Chamson qui le convient aux soirées littéraires organisées chez eux, à charge de revanche, comme en témoigne cette lettre. Il retrouvera les Chamson à Moscou en septembre 1936.

27. LOTTMAN Herbert, *La Rive gauche*, Paris, Seuil, 1981.

28. Adrienne Monnier (1892-1955), libraire et éditrice, fondatrice de la librairie *La Maison des amis des livres*, 7, rue de l'Odéon, dont elle relate la chronique dans *Rue de l'Odéon*, Paris, Albin Michel, 1989 (1960). Sylvia Beach (1887-1962), libraire et éditrice américaine, installée à Paris. André Chamson rendra à Adrienne Monnier un bel hommage : « Pendant des années... », in « Le souvenir d'Adrienne Monnier », *Mercure de France*, n° 1109, 1^{er} janvier 1956, p. 41-43.

29. CHAMSON André, *Il faut vivre vieux*, op. cit., p. 48.

Jean Guéhenno semble être resté à l'écart de ce cercle dans lequel les pique-niques et les promenades dominicales font partie des usages de sociabilité, malgré les invitations de Chamson attestées par la lettre 6.

En revanche, il se joint à un petit groupe que Chamson a formé au tout début des années 1920 avec d'autres jeunes auteurs, les « vorticistes³⁰ » : « Nous aurions tout aussi bien pu dire *les dévorés* ou *les frénétiques* mais notre tourbillon est celui de l'amour des choses de l'esprit. Notre école ne fut jamais qu'une sorte de canular mais je vois bien que je lui serai resté fidèle toute la vie et le vortex m'entraîne encore avec lui! », écrira Chamson, en 1959³¹. Le groupe est informel : ni statuts, ni obligations particulières, ni réunions imposées. Celles-ci se tiennent indifféremment au « Procope », dans des restaurants et cafés du Quartier latin et au domicile des participants. Mais le groupe se veut complètement en marge des dadaïstes et surréalistes. Pour ces jeunes écrivains, « être vorticiste, c'était une façon d'être libre et non de penser en équipe. Chacun garde son caractère et ses aspérités propres³² », non rabotées par des vues communes. La vigilance est de règle : ils corrigent mutuellement leurs écrits, usant « d'une sauvagerie terrible³³ » les uns envers les autres.

Les vorticistes, tous nés autour de 1900, sont très attachés à leur région respective. Henri Petit³⁴, bourguignon, est journaliste, chroniqueur et essayiste ; c'est lui qui a trouvé le nom « vorticisme ». Chamson disait de lui qu'il avait du génie ; même s'il est le moins connu du groupe, il en est « le guide, le juge et le principal animateur³⁵ ». Peu de personnes connaissent son œuvre, notamment son *Journal de pensée* que Chamson considérait comme « une grande rivière souterraine d'une fulgurante richesse³⁶ ». Deux autres vorticistes témoignent

30. Le nom renvoie au latin *vortex*, le tourbillon.

31. CHAMSON André, *Devenir ce qu'on est*, op. cit., p. 599.

32. MAZAUIC Lucie, *Ah Dieu! que la paix est jolie*, op. cit., p. 29. Lucie Mazauric, l'épouse de Chamson, qui assistait aux réunions des vorticistes, a longuement analysé dans ce livre chacun des membres, p. 29-38.

33. CHAMSON André, *Il faut vivre vieux*, op. cit., p. 32.

34. Henri Petit (1900-1978) commence une carrière de journaliste à *L'Œuvre*, au *Petit journal* et à l'Agence Havas. Il devient rédacteur, puis chef de bureau au Haut-commissariat de France à Beyrouth et à Damas, de 1925 à 1933, période pendant laquelle il publie plusieurs ouvrages dont *Descartes et Pascal* (1930), *Derniers combats de Don Quichotte* (1932). Très actif pendant la guerre, il reçoit la médaille de la Résistance et la Croix de chevalier de la Légion d'honneur. Il travaille ensuite comme chef de section aux émissions à destination de la Belgique, de la Hollande et des pays scandinaves et fait aussi de la critique littéraire. Son œuvre reste encore méconnue mais elle est distinguée en 1965 par le Grand Prix de littérature de l'Académie française et en 1972, par le Grand prix national des lettres. Voir l'ouvrage de GARFITT Toby, *Daniel Halévy, Henri Petit et les Cahiers verts*, Berne, Peter Lang, 2004.

35. CHAMSON André, *Il faut vivre vieux*, op. cit., p. 24.

36. Texte non publié. Fonds Chamson, Carré d'Art, Nîmes.

de la diversité des talents : le Corrèzien Georges Duveau³⁷, écrivain, historien et sociologue ; Jean Claparède³⁸ dont l'itinéraire se rapprochera, par un aspect, de celui de Chamson : il interrompra sa carrière d'enseignant pendant la Seconde Guerre mondiale pour mettre à l'abri les œuvres d'art du musée Fabre de Montpellier, dont il deviendra le conservateur à partir de 1945.

Guéhenno sera plus proche de Louis Guilloux³⁹ et de Jean Grenier⁴⁰ : il est breton comme ces deux hommes, agrégé comme Grenier et fils de cordonnier comme Guilloux. Celui-ci et Grenier se sont rencontrés en 1917 ; ils ont connu Georges Palante, professeur de philosophie qui s'est suicidé et qui inspirera à Guilloux le personnage de Cripure, dans *Le Sang noir*. Ce roman aura un très grand succès en 1935 mais n'obtiendra pas le Goncourt tant convoité. Jean Grenier qui préparait le concours d'entrée à l'École normale supérieure a fait la connaissance d'Henri Petit pendant l'hiver 1918-1919, bien avant d'être le professeur d'Albert Camus au lycée d'Alger en 1930. Camus lui dédiera son premier livre et gardera des rapports étroits avec son maître jusqu'à sa mort en 1960. Guéhenno restera lié à Guilloux et Grenier comme en témoignent les

-
37. Georges Duveau, parfois orthographié Duvau (1903-1958). Il fonde en 1921 une revue, *L'Euif dur*, où écrivent indifféremment J. Cocteau, B. Cendrars, Drieu La Rochelle, L. Aragon... En 1924, il participe aux deux premiers numéros de la revue *Philosophies* créée, entre autres, par P. Morhange et J. Grenier. *Le Testament romantique* (Paris, Éditions Kra), son livre le plus connu, d'inspiration autobiographique, paraît en 1927. En 1931-1932, il apporte son concours à l'élaboration d'une pensée politique qui s'exprimera dans la revue *Esprit*. Licencié en lettres, il oblique vers la philosophie, puis la sociologie. Après avoir soutenu deux thèses sur la vie ouvrière, il enseigne à l'université de Strasbourg dès 1948 ainsi qu'à l'Institut d'études politiques de Strasbourg et au Centre universitaire des hautes études européennes.
38. Jean Claparède (1900-1989). Agrégé d'histoire, il enseigne à Montpellier dans les classes préparatoires aux grandes écoles et donne des cours aux Beaux-Arts. Il est nommé conservateur du musée Fabre de 1945 à 1965 et réalise, outre les expositions et de nombreux articles, un catalogue général très minutieux de toutes les œuvres.
39. Louis Guilloux (1899-1980). Il raconte dans *La Maison du peuple* (Paris, Grasset, 1925) son enfance modeste, auprès d'un père militant socialiste, roman qui bouleverse Guéhenno qui y reconnaît ses propres racines et qui le publiera dans la collection « Écrits » qu'il dirige. *Le Sang noir* (Paris, Gallimard, 1935) est considéré comme son chef-d'œuvre. D'autres ouvrages suivront, avec des récompenses : *Le Pain des rêves* (Paris, Gallimard, 1942, Prix du roman populiste), *Le Jeu de patience* (Paris, Gallimard, 1949, Prix Renaudot). Il reçoit le Grand Prix national des Lettres pour l'ensemble de son œuvre (1967) et le Grand Prix de littérature de l'Académie française (1973).
40. Jean Grenier (1898-1971). Reçu à l'agrégation de philosophie en 1922, il commence sa carrière universitaire à l'Institut français de Naples, aux côtés d'Henri Bosco. Il enseigne ensuite en Algérie. Opposé à l'esprit totalitaire (*Essai sur l'esprit d'orthodoxie*, Paris, Gallimard, 1938), il s'intéresse à la philosophie orientale (*L'esprit du Tao*, Paris, Flammarion, 1957), et particulièrement à l'art : il publie plusieurs essais sur la peinture contemporaine et occupe de 1962 à 1968, la chaire d'esthétique et de science de l'art à la Sorbonne. En 1968, il reçoit le Grand Prix national des Lettres pour son œuvre, riche et très diverse.

correspondances⁴¹. Chamson est plus réservé à l'égard de Grenier, qu'il connaît depuis 1919, mais apprécie beaucoup Guilloux, l'admirable spécialiste de la littérature russe et anglaise, celui qui a fait entrer dans le groupe « l'esprit de fête », malgré quelques fâcheries.

Sur ces vorticistes plane l'ombre d'Edmond Lambert⁴² que Grenier a rencontré à Saint-Brieuc en 1922. Chamson le décrira comme « une haute figure presque silencieuse, un peu distante [qui] nous observait tous, et par sa correspondance, influençait et dirigeait la plupart d'entre nous, surtout Petit, Guilloux et Grenier. [...] Esprit puissant et libre, [...], il n'écrivait pas de livre lui-même mais sa pensée dominait nos œuvres et les jugeait⁴³ ».

Les amitiés nouées après la Première Guerre mondiale et liées au « vorticisme » s'expriment dans le dernier numéro de l'année 1927 de la collection des « Cahiers verts⁴⁴ ». Il réunit sous le titre *Écrits*, des textes de Chamson (*L'Homme contre l'histoire*), de Jean Grenier (*Interiora rerum*) et d'Henri Petit (*Vézelay*) – auxquels s'ajoutent un texte d'André Malraux (*D'une jeunesse européenne*) et trois poèmes de Pierre-Jean Jouve. Daniel Halévy, dans la préface, souligne qu'avant de clore une série commencée cinq ans auparavant, il faut entendre « nos jeunes écrivains philosophes. [...] Ils forment au milieu de nous une élite méditative et savante, dont les services ne peuvent être surestimés ». En 1927, ces jeunes auteurs étaient pratiquement tous inconnus – sauf Chamson qui a déjà percé, grâce à *Roux le bandit*. Halévy, qui recherche surtout « la création intellectuelle, où qu'elle se manifeste [...], mise sur la jeune génération, et comme presque toujours, son instinct est sûr⁴⁵ ».

Cependant, même si Guéhenno s'intègre au petit monde des vorticistes, il s'en distingue par son âge et son expérience : né en 1890, il est leur aîné

41. GUÉHENNO Jean et GUILLOUX Louis, *Correspondance (1927-1967). Les paradoxes d'une amitié*, édition établie et annotée par Pierre-Yves Kerloc'h, présentation par Pierre-Yves Kerloc'h et Alain-Gabriel Monot, Rennes, Éditions La Part commune, 2011 ; GRENIER Jean et GUÉHENNO Jean, *Correspondance (1927-1969)*, op. cit.

42. Né à Châlons-sur-Marne, Edmond Lambert fait carrière dans les finances publiques comme contrôleur des Contributions directes. Figure très influente mais méconnue, il écrit abondamment à ses protégés qu'il exhorte à « oser ». Il a brûlé tous ses carnets avant sa mort en 1940. Voir OILLIC Guillaume, *Edmond Lambert, l'esprit des grèves. Un maître dans l'ombre de Louis Guilloux, Jean Grenier, Henri Petit. Cahiers Louis Guilloux*, n° 4, Éditions Folle avoine, 2020.

43. CHAMSON André, *Il faut vivre vieux*, op. cit., p. 29. Une douzaine de lettres d'Edmond Lambert à Chamson se trouvent dans le Fonds Chamson, Carré d'Art, Nîmes.

44. « Les Cahiers verts » publient des romans en édition originale. Ce dernier numéro (le 70^e) est donc particulier car il rassemble de courts essais de jeunes auteurs, dans un volume collectif. Cependant, l'essai de CHAMSON André, *L'Homme contre l'Histoire*, paraîtra en édition ordinaire en avril 1927 chez Grasset.

45. Voir l'introduction de GARFITT Toby, « Halévy, Petit, Grenier et leurs amis : autour d'Écrits (1927) », in *Daniel Halévy, Henri Petit et les Cahiers verts*, op. cit. p. 12 et 13.

et, surtout, il a participé à la Grande Guerre. Dans la « génération de 1905⁴⁶ » (à laquelle appartiennent Chamson et ses camarades), Jean-François Sirinelli définit des « rameaux » différents, selon leur degré de proximité avec la guerre de 14. Le rameau 1905 (celui de Nizan et Sartre, nés cette année-là) est à peine effleuré par la tragédie. Pour le rameau 1900 né avec le siècle ou quasiment (Chamson en 1900 ou Malraux en 1901), elle constitue un horizon traumatique qui fait aborder la vie à travers le prisme de la mort ; Chamson sait qu'il a fait partie de « la première ligne de jeunesse épargnée, laissée à la vie, [...], un groupe fait pour le même destin » qui a été « de lier le spectacle de la guerre à la formation d'une pensée⁴⁷ ». Mais les hommes du rameau 1895 (celui de Breton et Éluard, nés en 1895 et 1896) et *a fortiori*, en amont encore, ceux du rameau 1890 auquel se rattache Jean Guéhenno, frappés de plein fouet, ont fourni les classes combattantes qui ont souffert et sont mortes dans les tranchées.

Guéhenno et Chamson détestent la guerre mais le cadet ne la connaît pas vraiment : il en prendra concrètement conscience en traversant l'Espagne pour le Congrès des écrivains, en juillet 1937. Dans son discours, il avouera se retrouver « terriblement nu parce qu'il avait touché à une des plus grandes expériences humaines qui aient jamais existé ». Guéhenno, lui, a éprouvé la guerre dans tout son être en 1914 et exprimera l'horreur qu'elle lui a inspirée, encore un demi-siècle après le conflit : « Ces douze millions de jeunes morts d'il y a cinquante ans, nos camarades, dans une immense majorité n'ont pas voulu mourir. Peut-être convient-il de le rappeler à tant d'orateurs qui, dans les cérémonies d'anniversaire et dans tous les pays du monde, célèbrent ces monstrueuses hécatombes et notre prétendue ardeur à mourir. Il est clair désormais depuis longtemps que nos camarades ne sont morts que parce que l'Histoire est souvent bête et criminelle, et ce cinquantenaire ne peut être que la commémoration de la sottise et du crime⁴⁸. » Cette terrible expérience lui donne un autre regard sur le monde et un attachement viscéral au pacifisme qu'il lui sera très difficile de dépasser, quand le temps de *Vendredi* sera venu.

C'est en partie pour cette inestimable expérience humaine qui fait porter à Guéhenno un autre regard sur le monde, que le groupe des vorticistes l'accueille avec bonheur : « La probité intellectuelle de Guéhenno, son appétit de culture, ses connaissances, les mouvements chaleureux de son cœur, la clarté de son esprit, son humanisme nourri aux plus nobles sources, nous entraînaient vers lui, heureux d'être de ses amis et de partager la plupart de ses convictions », écrira Lucie Mazauroic⁴⁹.

46. Génération qu'il définit comme étant née légèrement en amont et en aval de 1900. SIRINELLI Jean-François, *Génération intellectuelle, Khâgneux et Normaliens dans l'entre-deux-guerres*, Paris, Fayard, 1980.

47. Premières lignes de *La Révolution de 19*, Paris, Hartmann, 1930.

48. GUÉHENNO Jean, *La mort des autres*, Paris, Grasset, 1968, p. 11 et 12.

49. MAZAURIC Lucie, *Ah Dieu ! que la paix est jolie*, op. cit., p. 76.

Pour clore l'étude des réseaux, il faut ajouter que les succès littéraires ont également ouvert à Chamson le monde politique : Édouard Daladier, alors ministre de l'Éducation nationale – jusqu'en juillet 1926 –, séduit par *Roux le Bandit* qu'il lit en une soirée, lui propose un poste de chef adjoint de son cabinet. Chamson doit à cette expérience son goût pour la vie politique. Daladier pensera encore à lui lorsqu'il sera nommé président du Conseil en 1934 et le prendra comme chef adjoint de cabinet au ministère des Affaires étrangères. Chamson est un des rares écrivains à avoir occupé, pendant cette période, des fonctions politiques aussi hautes. Certaines lettres de leur correspondance montrent Guéhenno sollicitant – non pour lui-même mais pour autrui – André Chamson qui dispose, du fait de ses fonctions extralittéraires, d'un appréciable réseau relationnel auprès des hommes politiques de la famille radicale.

LES INTELLECTUELS DES ANNÉES 1930 ET LEURS LEVIERS D'ACTION

Vers 1930, s'enclenche le deuxième acte de leur insertion dans « la tribu des clercs », pour reprendre l'expression de Rémi Rieffel⁵⁰. Chamson⁵¹ et Guéhenno ont infléchi leurs parcours et franchissent un nouveau palier : ils entrent désormais dans les « modes de légitimation » de leur statut d'intellectuels, modes qui permettent de conforter leur image et donnent de la visibilité à leurs idées, notamment au travers des nombreuses revues qui les diffusent. L'image de l'homme de cabinet, jusque-là dévoué à sa seule œuvre, est ébranlée. Depuis l'Affaire Dreyfus, a émergé l'image de « l'intellectuel » : le terme et la notion ont commencé à se dessiner, associés aux valeurs de vérité et de justice. Le concept prend toute son ampleur dans les années 1930. En 1927, Chamson confie à Guéhenno, dans la lettre 18 de la correspondance : « Je me reproche, à cette heure, d'avoir trop suivi ma propre battue, romans ou essais, et d'avoir négligé souvent par attachement total à mon œuvre, cette partie combattante et vigilante de notre vocation. » Dans la période qui va suivre et de façon de plus en plus intense jusqu'à la déclaration de guerre, il s'impliquera dans la vie publique, conscient que l'écriture peut avoir un poids politique : « On peut souhaiter se vouer aux affaires d'une commune, d'un canton, d'un arrondissement, créer des routes, faire jaillir des fontaines, électrifier une vallée. Mais le temps précieux, les éclairs de notre force et les éblouissements de notre vérité demandent autre chose. Par mon métier d'écrivain, je peux espérer donner de

50. RIEFFEL Rémi, *La tribu des clercs – Les intellectuels sous la V^e République*, op. cit.

51. Pour davantage de renseignements, on peut se reporter aux deux chapitres « Le jeune clerc » p. 75-115 et « L'intellectuel dans le débat civique », p. 117-198 du livre de CELLIER-GELLY Micheline, *André Chamson*, op. cit.

la puissance à telle ou telle forme de la vie, ou ruiner la puissance de tel autre aspect des choses humaines⁵². »

L'intellectuel ne se définit plus seulement par son statut et ses œuvres mais par sa capacité à intervenir et à peser dans le débat civique : « L'intellectuel sera donc un homme du culturel, créateur ou médiateur, mis en situation d'homme du politique, producteur ou consommateur d'idéologie⁵³. »

C'est ainsi que Chamson et Guéhenno conçoivent désormais la fonction de l'écrivain. Dans la lignée du « J'accuse...! » de Zola, elle a une dimension sociale et politique : « Toute activité est politique. C'est sur ce plan que l'homme vit et pense. Le romancier est comme les autres⁵⁴ », écrira Chamson en 1932, au moment où son œuvre se politise nettement.

Guéhenno, lui, met l'accent sur le sens de la responsabilité de l'intellectuel. Une problématique de la fidélité et de la trahison gouverne sa pensée : fidélité à ses origines, hantise de trahir les siens. Pour cet héritier de Michelet, la mission de l'intellectuel est liée presque organiquement à la responsabilité de l'éducateur, voué à combattre l'ombre et apporter la lumière – c'est-à-dire la raison. L'intellectuel n'est là ni pour se perdre dans une vaine érudition héritée de la culture bourgeoise, ni pour circonvenir les esprits grâce à la maîtrise de la rhétorique, mais pour répandre la raison et l'esprit critique.

Dans une France en crise, la résistance à l'extrême droite et au fascisme se traduit par la signature de pétitions et de manifestes qui créent d'autres réseaux. André Chamson et Jean Guéhenno sont en première ligne. Mais déjà en 1927, on trouvait leur signature au bas de la pétition, publiée dans le numéro d'*Europe* du 15 avril pour protester contre « l'organisation générale de la nation pour le temps de la guerre » qui avait été votée par 500 voix contre 31⁵⁵. C'est la première des positions qu'ils prendront ensuite systématiquement contre le fascisme et en faveur du pacifisme. Tandis que Chamson (qui est radical) adhère en 1933 à l'Association des écrivains et artistes révolutionnaires (l'AEAR), d'initiative communiste et liée à la revue *Commune* dans laquelle il a publié des articles, Jean Guéhenno reste en dehors de cette organisation. Mais tous deux figurent parmi les tout premiers signataires du texte fondateur du Comité de vigilance des intellectuels antifascistes (CVIA), élaboré en mars 1934, après les événements du 6 février qui ont ébranlé la confiance d'André Chamson dans la démocratie. Le CVIA est créé par le philosophe radical Alain, par Paul

52. CHAMSON André, « Politique », *Europe*, 15 novembre 1931, p. 313.

53. ORY Pascal et SRINELLI Jean-François, *Les Intellectuels en France, de l'Affaire Dreyfus à nos jours*, Paris, Armand Colin, 1992, p. 10. Voir aussi JULLIARD Jacques et WINOCK Michel, *Le siècle des intellectuels*, Paris, Seuil, 1996.

54. Entretien avec Pierre Bost in *Les Annales politiques et littéraires*, t. 98, n° 1, 1932, p. 435-437.

55. Autres signataires : Alain, Jean Cocteau, Lucien Descaves, Georges Duhamel, Louis Guilloux, Paul Langevin, Pierre Mac Orlan, Henry Poulaille, Jean Prévost, Romain Rolland, Charles Vildrac.

Langevin, compagnon de route du communisme, et par le socialiste Paul Rivet – triade qui sera le prototype politique du Front populaire et dont on retrouvera logiquement les éléments à la tête de *Vendredi*⁵⁶.

Le Congrès international des écrivains pour la défense de la culture qui se tient à Paris, du 21 au 25 juin 1935, réunit une fois encore Guéhenno et Chamson, parmi une pléiade d'écrivains mobilisés sur ce thème⁵⁷. Les écrivains affluent à Paris de 38 pays différents, tous unis dans un même élan antifasciste. Les réseaux ont pris alors une ampleur internationale.

Une des émanations de ce Congrès sera une association dotée d'un Bureau international avec un *praesidium* de douze personnalités – dont Henri Barbusse, Romain Rolland et André Gide. Guéhenno et Chamson font partie du bureau français avec André Malraux, Julien Benda, Jean Cassou, Jean Giono et Henri-René Lenormand⁵⁸. Cette association, qui se réunit chaque année dans un pays différent, se donne pour but de défendre la culture contre toute forme d'oppression.

La dynamique du Congrès est prolongée par le défilé du 14 juillet 1935. Le matin, au grand rassemblement organisé au stade Buffalo, dix mille personnes représentatives de tous les partis organisateurs – les partis communiste, socialiste, radical, les deux confédérations syndicales (CGT et CGTU) ainsi que quatre organisations républicaines⁵⁹ – ont prêté un serment coécrit par Guéhenno, Chamson et Jacques Kayser⁶⁰, dont on a en mémoire les derniers mots : « Nous faisons le serment solennel de rester unis pour désarmer et dissoudre les ligues factieuses, pour défendre et développer les libertés démocratiques, et pour assurer la paix humaine. »

Le combat se livre aussi sur le papier à travers les revues, qui sont, de surcroît, pour les intellectuels, des outils de légitimation de leur statut : la presse offre un lieu de pouvoir et de reconnaissance. La revue, espace idéologique idéal qui renforce les réseaux intellectuels avec des effets d'inclusion dans le clan ou d'exclusion, constitue un vrai levier d'intervention. Les journaux et les revues, points stratégiques de la diffusion rapide de la pensée et des opinions, prolifèrent pendant la période de l'entre-deux-guerres ; certains ne durent que

56. Le texte de la pétition contenait la proclamation suivante : « Unis, par-dessus toute divergence, devant le spectacle des émeutes fascistes de Paris [...] nous venons déclarer à tous les travailleurs, nos camarades, notre résolution de lutter avec eux pour sauver contre une dictature fasciste ce que le peuple a conquis de droits et de libertés publiques. »

57. Cf. *Pour la défense de la culture. Les textes du Congrès international des écrivains. Paris, juin 1935*, réunis et présentés par Sandra Teroni et Wolfgang Klein, Dijon, éditions universitaires de Dijon, coll. « Sources », 2005.

58. Henri-René Lenormand (1882-1951), dramaturge.

59. La Ligue des droits de l'homme, le Mouvement Amsterdam-Pleyel, le CVIA et le Mouvement d'action combattante.

60. Jacques Kayser est le neveu du capitaine Alfred Dreyfus.

quelques mois alors que d'autres ont durablement rythmé la vie politique et culturelle. Les batailles entre les périodiques de droite ou de gauche sont menées à coups d'articles, qu'il s'agisse de la presse à grand tirage ou de revues littéraires ou intellectuelles à diffusion plus restreinte : *Candide*, *Je suis partout* ou le plus discret *Rond-Point* (lettre du 18 août 1935) à droite; *Marianne* (lettre du 3 septembre 1935) ou *Europe*, à gauche.

Écrire régulièrement dans une revue donne une excellente visibilité publique – c'est pourquoi Chamson publie dans *NRF* et à *Europe* – mais en diriger une amplifie considérablement la capacité de résonance. Il ne s'agit pas pour Chamson et Guéhenno d'exercer un pouvoir mais d'éclairer, de guider les lecteurs et de mettre en avant certaines valeurs. Les émeutes du 6 février 1934 ont assez montré à quel point le peuple pouvait s'égarer et être manipulé.

Guéhenno, qui collabore à *Europe* depuis juillet 1923, en devient le rédacteur en chef en 1929. Les lettres qu'il écrit à partir d'août 1929 et jusqu'en 1936 sont rédigées sur du papier à en-tête de cette revue. *Europe*, née en 1923, a été portée sur les fonts baptismaux par Romain Rolland qui voulait créer une revue de gauche, pacifiste et internationaliste, dans l'esprit des *Cahiers de la quinzaine* de Charles Péguy⁶¹. D'abord propriété des éditions Rieder (en raison de l'absence de financement autonome), la revue est reprise par les Presses universitaires de France en 1932. Entre les mains de Guéhenno, *Europe*, revue ouverte mais fidèle à sa vocation pacifiste et antifasciste, accueille des pages d'écrivains français et étrangers (pas seulement européens). Sans supplanter *La NRF* de Jean Paulhan⁶² qui demeure un modèle prestigieux, elle acquiert une audience remarquable.

61. Sur la naissance d'*Europe*, nous nous sommes appuyés sur l'étude de Bouju Marie-Cécile : « *Europe* et ses éditeurs 1923-1949 », *Europe 1923-1998, une revue de culture internationale*, hors-série, Actes du colloque de la Sorbonne, 1998, p. 10-24.

62. Jean Paulhan (1884-1968). Fils du philosophe Frédéric Paulhan, il est nîmois, comme Chamson. Blessé pendant la guerre de 1914, il écrit *Le Guerrier appliqué* (Paris, Sansot, 1917) puis de nombreux essais dont *Les Fleurs de Tarbes*, (Paris, Gallimard, 1936) et des études critiques (sur Braque et Fautrier, notamment). Après la guerre, il devient le secrétaire de *La NRF* et en prend la direction en 1925, à la mort de Jacques Rivière. Il restera un acteur central des lettres françaises pendant une quarantaine d'années. Chamson et Paulhan se sont connus très tôt, familiers tous les deux des librairies d'Adrienne Monnier et de Sylvia Beach. Les Paulhan accueillaient souvent leurs amis, dont les Chamson, dans leur demeure de Châtenay-Malabry. Les lettres entre les deux auteurs « montrent que cet homme dont l'humour terriblement ironique déconcertait les inconnus et faisait bafouiller les débutants les plus téméraires, savait être un ami affectueux » (MAZURIC Lucie, *Ah Dieu ! que la paix est jolie*, op. cit., p. 42). Jean Guéhenno et Jean Paulhan étaient entrés en relation, à l'instigation de Daniel Halévy, au début de l'année 1926, à propos du projet de publication à *La NRF* d'une note critique rédigée par Jean Guéhenno. Leurs échanges dépassent ensuite le cadre strictement éditorial et littéraire, pour prendre l'ampleur et l'épaisseur dont témoigne leur correspondance (PAULHAN Jean et GUÉHENNO Jean, *Correspondance 1926-1968, Les Cahiers de la NRF*, édition établie, annotée et présentée par Jean-Kely Paulhan, Paris, Gallimard, 2002).

Face à *La NRF* qui représente, au moins dans un premier temps, le domaine de la littérature pure, *Europe*, certes soucieuse de littérature et de culture, donne néanmoins leur place aux débats politiques du temps. Mais peut-être la politique n'y occupe-t-elle pas la place que voudrait lui voir tenir Chamson qui, désireux de mener le combat plus loin et sur un autre terrain, songe à un moyen médiatique nouveau, adapté à son projet. Il y pense, à vrai dire, depuis les émeutes du 6 février 1934. Cet organe de presse, créé pour toucher un certain public et pour servir d'arme plus efficace contre la montée des fascismes, sera l'hebdomadaire *Vendredi*⁶³.

Car, au Rassemblement populaire né en réaction au choc du 6 février 1934, il faut une voix, un périodique qui soit à la fois un contrepoids à l'omniprésente presse de droite (notamment *Gringoire* et *Candide*, marqués par leur opposition aux valeurs républicaines), et l'expression de toutes les composantes du Rassemblement, en évitant l'hégémonie d'un courant sur les autres. Cet organe sera *Vendredi*, « journal créé par des écrivains et dirigé par eux », qui entre 1935 et 1938, s'avérera être l'adéquation parfaite entre un journal et une période politique.

La naissance de *Vendredi* doit tout à André Chamson qui, durant l'automne 1934, décide de créer un nouveau journal indépendant et antifasciste ; s'étant mis en quête de collaborateurs et de capitaux, il rencontre Émile Lohner, ancien administrateur du *Temps*⁶⁴, « un homme admirable [...], un homme soulevé d'horreur par le degré de domestication de [la] presse »⁶⁵. Celui-ci, non seulement accepte de devenir l'administrateur du futur hebdomadaire, mais lui apporte son premier financement sur ses biens personnels, tout en s'engageant à ne pas avoir droit de regard sur la rédaction du journal. La règle sera la même pour les autres donateurs. 500 000 francs d'origine radicale ont composé, avec l'apport de Lohner, le capital de départ de *Vendredi*. Chamson a obtenu des syndicats et des organisations antifascistes des listes de noms pour constituer le lectorat souhaité. Mais il faut pourvoir aussi à « sa direction morale, politique et littéraire » (lettre 36, entre le 19 et le 30 juillet 1935).

63. Pour davantage de renseignements sur ce journal, lire CELLIER-GELLY Micheline, « L'aventure de *Vendredi* », in André CHAMSON, *Les livres de la guerre*, Paris, Omnibus, 2005, p. 649-749, avec le texte des principaux éditoriaux de Chamson.

64. Émile Lohner (1886-1962). Il accepte d'être l'administrateur de *Vendredi* dans lequel il investira de l'argent personnel. Frédérique Hébrard évoque, dans *La Citoyenne* (Paris, Flammarion, 1985, p. 79), la personnalité d'Émile Lohner : « Comment décrire cet incorruptible qui joua le jeu jusqu'au bout et qui perdit dans l'aventure, mon Dieu, tout ? Y compris la Perelle, sa forêt de rhododendrons, sa musique de cloches portée par le vent de la mer... Je le revois, élégant et sévère, sur la pelouse, au milieu de ses chiens, sur fond de manoir, image classique du grand bourgeois. Il ne sortait pas du peuple, il n'appartenait à aucun parti, il n'obéissait à aucune idéologie... Alors, à quoi obéissait-il ? À un sentiment très rare qui s'appelle la générosité. » La lettre 44 de Chamson (septembre 1935) est écrite à La Perelle.

65. CHAMSON André, *Il faut vivre vieux*, op. cit., p. 82.

Aux côtés d'André Chamson, Jean Guéhenno paraît incontournable : par son extraction sociale et son parcours scolaire et universitaire, emblématiques de ce que porte le projet éducatif républicain ; par sa sensibilité socialiste, requise dans le nuancier politique proposé ; comme ancien combattant (il a été blessé au combat en 1915) et pacifiste, il s'inscrit dans un courant dont le poids, dans les mentalités de l'entre-deux-guerres, n'est pas négligeable ; enfin, comme directeur de la revue *Europe*, qu'il a hissée au niveau des meilleures revues littéraires et d'opinion de l'époque, même s'il est à la veille de se démettre des fonctions qu'il y occupe, exaspéré par les menées des communistes pour l'évincer. Veuf depuis avril 1933, il traverse une période particulièrement difficile. De plus, son départ d'*Europe* en 1936 l'a privé de tribune. Il surmonte enfin ses réticences à s'engager dans l'aventure de *Vendredi* et accepte de se joindre à André Chamson, à qui le lie une confiance parfaitement partagée, pour s'investir pleinement dans cette entreprise.

Quant à Andrée Viollis⁶⁶, qui sera le troisième pilier, de coloration communiste, du Comité directeur de *Vendredi*, elle est, de façon étrange, quasiment absente des lettres échangées entre Chamson et Guéhenno. On sait que son métier de reporter (elle est l'une des rares femmes dans ce domaine du journalisme, où elle brille) l'entraîne souvent loin de Paris. C'est ce que remarque André Wurmser, dans ses souvenirs : « Malheureusement, ce grand reporter courait le monde et elle assistait rarement aux réunions de *Vendredi*⁶⁷. » Faut-il retenir l'hypothèse d'une défiance, chez Jean Guéhenno, à l'égard de la représentante de la sensibilité communiste au sein de l'instance dirigeante de *Vendredi*? Elizabeth Brunazzi fait observer que, « venant d'origines différentes pour ensuite repartir vers des horizons différents, tous les deux [Guéhenno et Viollis] étaient et sont restés marqués par la foi républicaine la plus fervente, et tous deux appartenaient à une élite illustrant l'idéal républicain de carrières fondées sur le mérite⁶⁸ ». Mais on sait aussi que des divergences de vues ont existé entre eux au temps même de *Vendredi*, divergences dont Andrée Viollis, de plus en plus proche du Parti communiste, fera état dans un article en forme de lettre

66. Andrée Viollis (Françoise-Caroline Claudius Jacquet de La Verrrière) [1870-1950], était journaliste, grand reporter et correspondante de guerre, sensibilisée aux problèmes coloniaux et proche du Parti communiste. Elle avait déjà publié *Seule en Russie, De la Baltique à la Caspienne* (Paris, Gallimard, 1927), *Tourmente sur l'Afghanistan* (Paris, Librairie Valois, 1930) et *Indochine S.O.S.* (Paris, Gallimard, 1935). Sur Andrée Viollis, on peut lire de RENOULT Anne, *Andrée Viollis, une femme journaliste*, Angers, Presses universitaires d'Angers, 2004, et ADAIR CORBIN Kathyne, « La "petite dame" de *Vendredi* : Andrée Viollis et le reportage (du) collectif », *Cahiers Jean Guéhenno*, n° 3, Fougères, Les Amis de Jean Guéhenno, 2012, p. 60-74.

67. WURMSER André, *Fidèlement vôtre. Soixante ans de vie littéraire et politique*, Paris, Grasset, 1979, p. 168.

68. BRUNAZZI Elizabeth, « Forteresse écriture : Andrée Viollis et Jean Guéhenno, de *Vendredi* aux *Lettres françaises, 1935-1950* », *Cahiers Jean Guéhenno*, n° 4, Fougères, Les Amis de Jean Guéhenno, 2014, p. 67-76.

ouverte paru dans *Les Lettres françaises* le 5 janvier 1950⁶⁹. Elle y déplorera les positions de Guéhenno sur les procès de Moscou, son absence de camaraderie, l'autorité dont il a usé pour empêcher la publication, dans les colonnes de l'hebdomadaire, des notes envoyées par elle depuis le IX^e Congrès national du Parti communiste français (PCF) d'Arles en décembre 1937, enfin son évolution qui le conduit à devenir chroniqueur au *Figaro* à partir de 1944, pour conclure par ce constat : Jean Guéhenno a trahi sa classe d'origine.

Les lettres écrites entre la deuxième quinzaine de juillet 1935 et août 1939 sont donc dominées par la création de *Vendredi*, la constitution de l'équipe directoriale, le choix des rédacteurs et la définition de sa ligne éditoriale. Dans l'esprit du Congrès des écrivains, *Vendredi* accueille des collaborateurs venus de tous les horizons de la gauche.

Mais « le destin de *Vendredi* fut très exactement le destin du Front populaire. Ils naquirent ensemble, ils périclitèrent et moururent ensemble et pour les mêmes raisons », écrira Guéhenno⁷⁰. Dans un but d'indépendance, l'équipe de direction correspond au tripartisme du Front populaire : Chamson est de sensibilité radicale, Guéhenno plutôt socialisant et Andrée Viollis, communiste, la représentation des trois partis évitant l'accusation d'être dirigé par un seul. Cependant, après des débuts euphoriques, les difficultés se font jour. La publication de certains articles déchaîne toujours le mécontentement d'un des trois partis. L'exemple le plus frappant est la publication courageuse en 1937 par *Vendredi* de l'avant-propos de *Retour de l'URSS* de Gide qui fait fuir les lecteurs communistes et tous ceux qui pensent que les attaques contre l'URSS interviennent au plus mauvais moment. L'Espagne en guerre a besoin de l'aide soviétique et l'URSS apparaît comme le symbole de la révolution. Sur la demande des trois directeurs, Gide publie alors, dans le numéro du 22 janvier 1937, un article intitulé « Il va de soi... », précédé d'un chapeau approuvateur du comité directeur de *Vendredi*. Il y fait une mise au point pour établir clairement qu'il soutient l'Espagne républicaine. Il conclut par : « De tout cœur, puisqu'il faut opter, et sans balancer, avec l'admirable peuple espagnol, avec Madrid, contre les intérêts des Grands d'Espagne, contre la junte de Burgos. » Mais cette affaire divise profondément le lectorat du journal qui voit ses ventes chuter brusquement.

69. « Tel qui fit *Vendredi*... Lettre à Jean Guéhenno », *Les Lettres françaises*, n° 293, 5 janvier 1950, p. 1 et 2. Elizabeth Brunazzi met en doute que cet article, qui est une réaction aux « Lettres à Staline », article de Guéhenno hostile à l'URSS de Staline (*Le Figaro*, 31 décembre 1949) soit, dans sa version finale, de la main d'Andrée Viollis, et semble supposer qu'il a été remanié (abusivement ?) au moment de sa mise sous presse. Jean Guéhenno répondra à son ancienne camarade en publiant « L'imposture » (*Le Figaro*, 18 janvier 1950).

70. GUÉHENNO Jean, *La Foi difficile*, Paris, Grasset, 1957, p. 209.

En fait, cet épisode met en lumière des difficultés qui existent depuis le début : la volonté d'indépendance politique et financière a toujours ligoté l'équipe. Les premiers tiraillements avec le Front populaire ont été dus à la politique intérieure, puis à la décision prise par le gouvernement Blum de ne pas intervenir en Espagne. La tension s'est accrue progressivement entre la fidélité et l'indépendance, la discipline et l'analyse. À vrai dire, l'équipe de *Vendredi* était elle-même divisée : Viollis plaidait pour l'intervention française ; Chamson et Guéhenno sont restés d'abord fidèles à leur profond pacifisme. Mais Chamson, révolté par la guerre d'Espagne, abandonne sa conviction pacifiste après la chute de Málaga, en février 1937 ; sa lettre à Guéhenno du 20 août 1936, exprimait déjà une évolution : « Conviction que l'on ne peut pas laisser étrangler la République espagnole. » Enfin, méditant sur la victoire de Teruel par Franco en janvier 1938, Chamson conclut : « Nous ne pouvons pas être quittes avec la guerre par le seul fait que nous la détestons », ce qui préfigure son engagement dans la guerre qui se profile⁷¹.

Guéhenno, à la fois par fidélité à un pacifisme d'ancien combattant et pour ne pas paraître désavouer, peut-être, le gouvernement de Front populaire, hésite davantage, jusqu'à son « Examen de conscience. L'Espagne et l'Europe » dans *Vendredi* le 9 juillet 1937. Sa position s'infléchira peu à peu jusqu'à confier, en juin 1940, dans le *Journal des années noires* : « Je ne croirai jamais que les hommes soient faits pour la guerre. Mais je sais qu'ils ne sont pas non plus faits pour la servitude⁷². »

Entre les dissensions internes, les attaques extérieures et surtout la fin du Front populaire, l'élan qui a porté *Vendredi* s'est effondré. Le dernier numéro paraît le 8 novembre 1938. Mais cet hebdomadaire représente le moment où le compagnonnage entre Chamson et Guéhenno a été le plus étroit. Chamson écrira à la mort de son ami : « Dans cette bataille où l'enjeu tout entier était sur la table, aucun d'entre nous ne rêvait de doubler sa mise. Aucun de nous ne pensait à devenir ministre et Jean Guéhenno, moins que tout autre. [...] Dans mon amitié avec Jean Guéhenno, le temps de *Vendredi* a été celui de notre plus grande amitié. Rarement deux hommes unis dans le même combat ont été aussi proches l'un de l'autre que nous ne l'avons été à ce moment-là⁷³. »

71. Éditorial de *Vendredi*, « Teruel : méditation sur une victoire », n° 114, 14 janvier 1938. Voir CHAMSON André, *Les livres de la guerre*, op. cit., p. 737.

72. GUÉHENNO Jean, *Journal des années noires 1940-1944*, présenté et annoté par Bachelier Patrick et Paulhan Jean-Kely, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2014, p. 29. André Chamson écrira, après la mort de son compagnon : « Guéhenno était le pacifisme même pour avoir été marqué dans sa chair par le combat. Il a consacré sa vie, si je la regarde maintenant qu'il a passé la barrière et qu'il est ailleurs, à être le serviteur de deux idées principales : le pacifisme et l'éducation des jeunes hommes » (*Il faut vivre vieux*, op. cit., p. 40).

73. Voir texte complet : « Éloge de Jean Guéhenno par André Chamson », 1978, Annexe 1.

GUERRE ET PAIX

La trentaine de lettres échangées entre octobre 1939 et octobre 1943 donnent à lire l'Histoire qui confisque les destins individuels. La communauté intellectuelle est éclatée : tandis que Jean Guéhenno suit la classe de khâgne qui lui a été affectée à Clermont-Ferrand où elle a été repliée, André Chamson s'engage pour le front d'Alsace comme officier de liaison, malgré les problèmes de santé dont les lettres font état. Démobilisé après la capitulation de 1940, il rejoint son épouse Lucie Mazauric qui a suivi les tableaux du Louvre, partis pour un périple qui les mène dans des châteaux susceptibles de les accueillir, de Chambord à La Treyne, par Loc-Dieu et le musée de Montauban. Quelques échos de ces tribulations apparaissent également dans la correspondance. Jean Guéhenno enrage de rester à l'arrière, en retrait par rapport au conflit (cf. lettre du 6 juin 1940), mais il est le compagnon attentif de ceux qui combattent. Il paiera sa résistance à Vichy par une rétrogradation professionnelle en septembre 1943. L'un et l'autre maintiennent fermement la lutte contre le fascisme, par leur résistance ou par l'engagement dans les combats.

Pour chacun d'eux, ce temps est un temps de rupture avec l'époque de la parole publique, puisqu'ils choisissent de ne rien publier sous l'Occupation. Ils mettent la dernière main à leurs écrits de la fin de l'entre-deux-guerres avant d'entrer dans l'ère du silence. Guéhenno consulte Chamson sur ses ultimes articles d'avant l'Occupation qui paraissent en 1939-1940 dans *Marianne* ; réciproquement, Chamson soumet à son ami le témoignage poignant qu'il rapporte du front d'Alsace⁷⁴, et déclare : « En 1939, j'ai fait la découverte du silence. Par la guerre, d'abord, puis par la servitude. Car ce que la guerre nous apprend au premier contact, c'est à douter du pouvoir des mots⁷⁵. »

Sur le plan de la richesse humaine, ces lettres sont parmi les plus denses de l'ensemble ; une vraie tendresse pudique, qu'on dirait à la fois paternelle et fraternelle, y est sensible. Mais, après octobre 1943, on observe un tarissement des échanges par lettres. Fin août 1944, Chamson rejoint le général de Lattre de Tassigny – qui le confirme dans le grade de commandant obtenu pendant la période du maquis – puis constitue avec André Malraux la Brigade Alsace-Lorraine qui part à la reconquête des terres de l'Est. Cette campagne durera jusqu'à la libération de Strasbourg en novembre. Le 14 juillet 1945, Chamson défilera sur les Champs-Élysées, dans une des quatre voitures qui suivent celle de de Lattre de Tassigny – dix ans après le défilé de *Vendredi*, lors du 14 juillet 1935.

74. CHAMSON André, *Quatre mois. Carnet d'un officier de liaison*, Paris, Flammarion, 1940. Réédité en 2005 par les éditions Omnibus, in *Les livres de la guerre, op. cit.*, p. 167-213.

75. CHAMSON André, *Si la parole a quelque pouvoir*, Genève, Éditions du Mont-Blanc, 1948, p. 123.

Quant à la période de l'après-guerre, hormis les huit lettres de l'année 1961 qui ferment cette correspondance, elle ne présente que deux courriers. Lettres égarées? Perdues? Ou bien tarissement, chez nos interlocuteurs, du besoin de communiquer par ce moyen, puisqu'ils pouvaient désormais échanger librement, éventuellement de vive voix? Toujours est-il que ce quasi-silence entre 1943 à 1961 nous prive des commentaires des deux écrivains sur ce que Gisèle Sapiro appelle la « recomposition du champ littéraire » à la Libération, qui verra se dérouler les procès mettant en cause, entre autres, des écrivains : les intellectuels sont jugés sur leurs actes, certains s'érigeant en juges des autres. Le Comité national des écrivains (CNE) – dont André Chamson est « l'un des grands absents⁷⁶ », tandis que Jean Guéhenno fait partie du noyau fondateur – sera l'instrument de cette épuration.

Pas de commentaires non plus sur l'exécution, par la jeune génération, de celle des humanistes – et là, Chamson et Guéhenno, sous l'effet de la coulée du temps et de leur action commune au sein des mêmes projets, se trouvent pour ainsi dire réunis dans la même tranche d'âge : les compteurs sont remis à zéro pour ces hommes devenus trop vieux, que leur silence choisi pendant la guerre a recouverts d'un relatif oubli, et coupables d'avoir cru à l'humanisme, même s'ils ont largement payé leur tribut à la lutte antifasciste. Aux yeux d'un Sartre fossoyeur, il conviendra de les enterrer.

Chamson a refusé, fin 1944, sa proposition de collaborer aux *Temps modernes*⁷⁷ que Sartre allait créer. Celui-ci, très vexé, évoquera, ultérieurement, dans un article de cette revue des « écrivains qui furent célèbres entre les deux guerres et qui sont morts, je veux dire Antoine de Saint-Exupéry, Jean Prévost⁷⁸ et André Chamson⁷⁹ ». Chamson lui gardera rancune toute sa vie de cette parole car, selon lui, il y a une différence entre une mort toute intellectuelle et le décès réel : « Il ne pouvait pas confondre ceux qui étaient morts véritablement et

76. SAPIRO Gisèle, *La Guerre des écrivains 1940-1953*, Paris, Fayard, 1999, p. 531.

77. *Il faut vivre vieux*, op. cit., p. 142. Entretiens avec Frédérique Hébrard qui a assisté à cette entrevue du Flore, avec Lucie Mazauroic et Simone de Beauvoir.

78. Jean Prévost (1901-1944), normalien, journaliste, essayiste et romancier, est un grand ami de Chamson depuis 1918, après leur rencontre à la Sorbonne. Il ne fait pas partie des vorticistes mais participe activement au réseau d'Adrienne Monnier en dirigeant sa revue, *Le navire d'argent*. Il découvre et lance Saint-Exupéry qui y publie un texte. Grâce à Jacques Rivière, il devient collaborateur attiré à *La NRF* de 1924 à 1940. Il publie aux éditions Gallimard *Plaisir des sports* en 1925. En 1928, il devient secrétaire de direction à la revue *Europe* et écrit de nombreux articles, notamment sur Alain dont il a suivi les cours. Pendant les années 1930, il écrit dans plusieurs journaux : *L'Intransigeant*, *Pamphlet*, *Marianne*, *Vendredi*, *Les Nouvelles littéraires*... Ses très nombreux articles touchent à tous les domaines, dans un foisonnement éclectique. Très actif pendant la Résistance sous le nom de capitaine Goberville, il est abattu par les Allemands dans le Vercors, le 1^{er} août 1944. La veille, l'avion de Saint-Exupéry disparaissait au large des côtes marseillaises.

79. CHAMSON André, *Il faut vivre vieux*, op. cit., p. 144.

ceux qui étaient morts à ses yeux, qui n'étaient pas des yeux de bon voyant⁸⁰. » L'article de Sartre le touchera d'autant plus qu'il était très attaché à Jean Prévost, « un des plus sûrs compagnons de [sa] jeunesse et de [son] âge mûr », auquel il dédie *Écrit en 40*.

Mais il sait, depuis son retour de guerre, que « le silence n'a pas de vertu. Il faut recommencer à pied d'œuvre, redébuter comme vingt années auparavant⁸¹ ».

Il faut encore noter que Sartre frappe Guéhenno dès 1938 (il portera un assaut remarqué contre Mauriac en février 1939), en lui adressant un exemplaire de *La Nausée* orné d'un envoi perfide. Guéhenno raconte :

« C'est lui, sa mauvaise humeur de jeune enragé qui m'aura signifié un jour, vers 1938, ma vieillesse, je veux dire le fait que j'étais passé, avec tous ceux de ma génération, sur l'autre versant et que nous ne ferions plus que descendre. Je ne le connaissais pas. À peine savais-je son nom. Je reçus de lui un petit livre : *La Nausée*. Il avait inscrit mon nom à la tête de la première page, puis, par un arc bien tracé, l'avait réuni au titre de son livre. Suivait sa signature. Je me voyais ainsi l'objet d'une nausée toute particulière et toute personnelle et couvert de vomissures. Je me garai, un peu surpris. Mais une note, un post-scriptum me renvoyait à une certaine page de son livre. J'y courus. J'y vis que l'auteur m'avait choisi pour l'un des modèles de son misérable héros. Je rangeai le livre dans ma bibliothèque, un peu attristé d'une telle entrée dans la gloire, et jugeant inutile de manier longtemps une chose un peu sale. Ce n'est qu'une dizaine d'années plus tard que je le lus. J'y appris qu'au temps de "la nausée", J.-P. Sartre jugeait l'humanisme, le mien en tout cas, un peu niais. C'était cette niaiserie qui, dans ses vingt ans, l'avait fait vomir. Il a bien changé depuis et a averti le monde que son existentialisme était précisément un humanisme. C'est qu'il a vieilli à son tour⁸². »

Mais Guéhenno ne semble pas, dans ces années de l'immédiat après-guerre, avoir publiquement déploré la perte d'un magistère. Les constats qu'il dresse, à l'occasion de tel ou tel bilan, sont d'ordre général ou humain : « Bien vieillir ? Pas d'heure plus sombre, dans la vie d'un écrivain que cette heure où il voit cet accord qui l'unissait aux hommes de son temps se défaire, quand il ne sent plus sur lui la tiédeur du souffle des autres⁸³. » Ainsi, à la Libération :

« Tous mes livres avaient été interdits. Je n'avais plus écrit que clandestinement. Je dus constater que j'avais perdu à peu près tout mon public, et j'étais devenu trop vieux pour que les nouveaux jeunes écrivains se soucient de moi. J'étais comme hors-jeu. Les rapports d'une génération à la suivante sont toujours

80. *Ibid.*

81. CHAMSON André, *Devenir ce qu'on est*, op. cit., p. 812.

82. GUÉHENNO Jean, *La Foi difficile*, op. cit., p. 228 et 229.

83. GUÉHENNO Jean, *Carnets du vieil écrivain*, Paris, Le Livre de Poche, coll. « Biblio », 1982, p. 24.

difficiles. Je retrouvai quelque communication avec les lecteurs, quand mon métier universitaire m'en laissa le temps, en publiant tout mon travail des années noires, le *Journal* que j'avais tenu et les trois volumes de mon *Jean-Jacques*. Mais je n'ai plus été d'aucune équipe et je n'ai guère cessé de me sentir seul⁸⁴. »

Pourtant, cette « exécution » par Sartre et quelques autres auteurs n'éteint pas en Chamson et Guéhenno la veine créatrice ; bien au contraire, leur activité demeure d'une grande intensité.

L'œuvre de Chamson témoigne, durant les trois décennies qui s'ouvrent, d'une belle fécondité : dans l'immédiat après-guerre paraissent *Écrit en 1940...* (Gallimard, 1944), *Le Puits des miracles* en 1945 (ce roman connaît un très grand succès, amplifié par sa traduction dans une dizaine de langues), *Le Dernier village* (Mercure de France) et l'essai *Fragments d'un liber veritatis* (Gallimard) en 1946, puis plus tardivement son autobiographie *Le Chiffre de nos jours* en 1954 (Gallimard), *Adeline Vénician* (Grasset) en 1956, l'essai *Devenir ce qu'on est* en 1959 et surtout, à partir de 1967, cinq romans et récits sur les Camisards et la résistance des protestants. Par ailleurs, l'érosion de son image due à l'éloignement pendant la guerre n'a pas contrarié la reconstruction professionnelle : dès 1945, il est nommé conservateur du Petit-Palais et organisera de nombreuses expositions jusqu'en 1959, date à laquelle on lui offre le poste de directeur général des Archives de France qu'il occupera jusqu'en 1971. Enfin, il a repris une place de premier plan, dans le domaine culturel : en 1956, il entre à l'Académie française et devient président du PEN Club international⁸⁵.

Quant à Jean Guéhenno, après avoir brièvement assuré les fonctions de directeur de la Culture populaire et des mouvements de jeunesse, il est promu inspecteur général de l'Éducation nationale. À la Libération, il entame au *Figaro* et au *Figaro littéraire* où il entre sur les instances de François Mauriac, une collaboration de trente années, donnant à ces périodiques environ 580 articles sur les plus de 650 que compte sa production d'après-guerre. Dès 1947, il publie son *Journal des années noires* (Gallimard), puis *La Part de la France* (Éditions du Mont-Blanc, 1949) et les trois volumes de sa biographie de Rousseau (Grasset, 1948 et 1950, Gallimard, 1952), sans négliger de donner la relation des voyages qu'il effectue, au sein de l'Union française, puis de la Communauté, comme Inspecteur général : *Voyages, tournée américaine, tournée africaine* (Gallimard, 1952) et *La France et les Noirs* (Gallimard, 1954). Suivront des bilans : de sa vie politique avec *La Foi difficile* (Grasset, 1957), de l'enseignement avec *Sur le chemin des hommes* (Grasset, 1959) et de sa jeunesse avec *Changer la vie* (Grasset, 1962). Il publiera

84. *Ibid.*, p. 183 et 184.

85. PEN Club pour Poets, Essayists, Novelists. Fondée en 1921, le PEN Club est la seule association d'écrivains reconnue par l'Unesco. Chamson, déjà président du PEN Club français depuis 1951, est élu président du PEN Club international en 1956, en remplacement de Charles Morgan.

enfin *Ce que je crois* (Grasset, 1964), *La Mort des autres* (Grasset, 1968), *Caliban et Prospero* (Gallimard, 1969), *Carnets du vieil écrivain* (Grasset, 1971) et *Dernières lumières, derniers plaisirs* (Grasset, 1977), entre souvenirs et défense des valeurs humanistes de toute sa vie.

Cette dernière période est donc, pour les deux hommes, le troisième moment de l'évolution des intellectuels selon R. Rieffel : la consécration officielle. L'entrée dans la haute fonction publique ainsi que les distinctions – Guéhenno devient commandeur de la Légion d'honneur et Chamson accède au grade le plus élevé, Grand-croix – précèdent leur couronnement avec leur élection à l'Académie française, apothéose qui ne manque pas de suggérer « la majesté de ce qui finit », loin « des départs titubants, des désordres de l'aurore⁸⁶ ». Leur dialogue reprend donc en juin 1961, le temps de mettre au point, avec le soutien crucial de François Mauriac, la candidature de Jean Guéhenno à l'Académie française, où André Chamson est entré en 1956. Huit lettres concernent ce dernier épisode et témoignent de ce glissement opéré pendant ces années « muettes » pour notre correspondance, où quelques écrivains antifascistes des années 1930 parviennent à une consécration institutionnelle (pour certains l'Académie française, l'Académie Goncourt pour d'autres) de laquelle ils paraissent, au moins en surface, très éloignés à leurs débuts.

Entrons dans ces lettres. L'actualité littéraire et politique et les débats du temps y sont réfractés de façon parfois allusive – ce qui est normal lorsque les protagonistes ont pu s'en entretenir de vive voix : ainsi, des trois seuls courriers échangés pendant l'année 1934, aucun n'évoque les cruciales émeutes du 6 février, que les intéressés ont vécues en direct. De même, c'est par raccroc qu'y apparaissent, notamment le conflit des générations au sortir de la Grande Guerre, le régionalisme contre le centralisme jacobin, le nationalisme et le fascisme à travers la question du Tyrol (lettre du 13 août 1929), et la philosophie de l'histoire à propos de l'ouvrage de Chamson *Clio* (lettre du 16 septembre 1929).

Mais elles ouvrent une fenêtre sur la vie littéraire de l'entre-deux-guerres en nous faisant pénétrer dans la revue *Europe* et dans l'histoire de *Vendredi*, de sa création à son agonie, sur la guerre d'Espagne, sur l'imminence d'un conflit généralisé, enfin sur l'exil intérieur des écrivains du silence pendant les années noires, dont elles restituent le climat de sourde inquiétude.

Elles témoignent enfin, à travers leurs échanges, sur ces hommes eux-mêmes : entre accords et désaccords, tels qu'en eux-mêmes les événements les dévoilent, dans leur robustesse et parfois leur rugueuse virilité ou dans la pudeur et la tendresse fraternelle.

86. COLETTE, « Flore et Pomone », in *Gigi*, Paris, Ferenczi, 1945, p. 194.